

Première partie

GHANDOL

Dans des temps anciens, dans un pays oublié dont certains nieront même l'existence, j'allai à la découverte de Ghandol, la capitale, où je n'étais arrivé que de quelques semaines.

Les maisons hautes et grises, la voirie avec ses trottoirs cabossés, les arbres tristement prisonniers de grilles de fer forgé assorties aux balcons nombreux des façades, les squares noirs aux bosquets approximativement taillés, m'étaient autant de surprises. Cette ville ressemblait à beaucoup d'autres et en même temps elle me paraissait unique.

Y avait-il au monde une autre ville pour réunir tant de lieux communs architecturaux, pour emprunter à ses pareilles, tantôt une loggia, tantôt un porche, tantôt une colonnade et se les approprier sans vergogne et, d'une certaine manière, sans plaisir ?

Cette ville ne semblait pas s'aimer. Qui plus est, sa population était le plus souvent affairée ou, au contraire, se baguenaudant, sans désir apparent, honteuse de sa vacuité, il est vrai assez rare parce que cachée ; si bien que ma déambulation me parut devoir trouver un but pour ne pas attirer sur moi une curiosité déplaisante. J'eus bientôt une préférence pour un quartier, tant il est vrai que, même dans un endroit peu agréable, on se crée des élections.

C'était un entrelacs de ruelles auxquelles j'accédais, de l'ambassade où j'étais en poste, en descendant une longue avenue commerçante qui tournait le dos au Palais Royal et qui, après avoir traversé un jardin à gradins et une arche de pierre, me conduisait au quartier élu par ma fantaisie.

Si mon ambassade tirait son prestige d'une rue d'époque classique, d'ailleurs partagé avec d'autres établissements diplomatiques, ces ruelles pittoresques, à vingt minutes à pied de ma sinécure, n'avaient quant à elles rien de prestigieux, bien au contraire. On pouvait sans se tromper les dire populeuses et populaires ; elles sentaient l'oignon et la bière. Il y avait là en effet des brasseries qui servaient des fritures auxquelles il m'arrivait de sacrifier sans jamais m'en féliciter. Il fallait pour ces agapes des estomacs moins délicats que le mien déjà éprouvé, malgré mon relatif jeune âge, dans une précédente ambassade par des cuisines exotiques.

Ce coin de la ville, que briguaient une communauté étrangère nouvellement arrivée et qui allait le conquérir, lui et d'autres, mais bien après l'histoire que je vais conter, était sous la protection de la place d'Armes, vaste et prestigieuse, qu'on ne traversait pas à la mauvaise saison sans craindre d'être emporté par une bourrasque

et de heurter du front ou de l'épaule la pierre d'une façade. Aussi, par contraste, trouvait-on à cet endroit un certain confort à s'attarder devant ses vitrines, même si elles n'offraient que des articles ordinaires et souvent inutiles si bien qu'on se demandait comment on parvenait jamais à les vendre.

L'une de ces vitrines tranchait sur ses voisines. C'était celle d'un antiquaire qui avait disposé sa marchandise – vases antiques plus tarabiscotés les uns que les autres, cannes à pommeau de jaspe ou d'argent gravé, services à café de porcelaine, camées et boîtes à cigarettes, sujets en Saxe – dans deux vitrines qui s'incurvaient pour faire place à une porte vitrée que soulignait un châssis de bois clair contourné.

Je remarquai sur une sellette de citronnier une pendulette dont j'eus soudainement le désir. Je poussai la porte et j'eus pu croire l'avoir quelque peu brisée, car un *Glockenspiel* se fit entendre de telle façon qu'il donnait à penser à des bris de verre.

Un homme, du fond du magasin où se tenaient assis quelques personnages muets, mais je devinai aisément avoir interrompu une conversation, peut-être animée, vint vers moi, après avoir posé une théière fumante sur une desserte d'acajou.

– Que puis-je pour vous, Monsieur ?

L'homme était en gilet anglais boutonné sur une chemise d'Oxford défraîchie, mais cravatée. Son visage ridé sous des cheveux gris-blanc s'illuminait d'un sourire qu'on hésitait à trouver sincèrement affable.

– J'ai vu, dans votre vitrine, cette pendulette...

– Laquelle ?

– La carrée avec un cadran noir.

– Très bon choix !

L'homme se pencha sur les objets exposés dans la vitrine et, d'un geste preste quelque peu maniéré, en retira la pendulette pour l'offrir à ma curiosité.

– Elle fonctionne ?

– Évidemment, Monsieur, et si par magie elle allait s'arrêter alors que vous me l'auriez achetée, je m'engage à vous la reprendre. Peut-on dire mieux ?

– Quel est son prix ?

Pour toute réponse le marchand détacha de la pendulette une étiquette, tenue au bout d'une ficelle, qu'il agita devant mes yeux d'un geste de prestidigitateur. Il était impossible de lire dans ces conditions le chiffre écrit au crayon, aussi l'antiquaire le proclama-t-il. Le prix était, ma foi, tout à fait raisonnable.

Je dis aussitôt :

– Je la prends.

– Bravo ! Vous êtes un homme qui sait ce qu'il veut. Je vais vous faire un emballage. Un emballage-cadeau ?

– Pas la peine, c'est pour mon usage que j'achète cet objet.

– Une jolie boîte alors, dit le vendeur qui me parut, je ne sais pourquoi, mettre une intention ironique dans ces quelques mots : « Une jolie boîte ».

Il alla vers une commode apparemment Régence dans l'un des tiroirs de laquelle il farfouilla jusqu'à trouver la jolie boîte promise. Elle était jolie, en effet, noire et grainée, avec un couvercle bien emboîtant, si bien que je devais m'en faire un vide-poche dont j'eus presque autant de plaisir que de la pendulette elle-même.

On était demeuré obstinément muet au fond du magasin.

Je devinai que les quatre ou cinq hommes assemblés là buvaient du thé et n'attendaient que le signal de mon départ pour reprendre leur conversation.

L'avais-je espéré ? La pendulette, au bout d'une semaine, s'arrêta. J'eus beau la remonter, la secouer, rien n'y fit. Je lui trouvai l'air buté d'une personne carrée.

« Si par magie elle devait s'arrêter... », avait dit l'antiquaire.

Dès que j'en eus le loisir, je redescendis, la pendulette sous le bras, vers le quartier enchanté.

Cela n'avait pas été possible tout de suite, car quelques événements fâcheux s'étaient produits aux environs de l'ambassade, non pas à l'adresse de l'ambassade elle-même, mais du Palais Royal, son voisin. Et si ces troubles avaient bientôt cessé, je n'augurais rien de bon du calme qui s'en suivit.

– Ah ! cher Monsieur, comme je suis aise de vous revoir. Figurez-vous que je vous ai fourni la mauvaise clé car, en réalité, il en existe deux, une bonne et une mauvaise. Toutes deux d'époque et du même modèle, mais si l'une permet à la pendulette de retrouver sa voix, l'autre la lui coupe.

L'explication me parut pour le moins étonnante, mais je ne me formalisais déjà plus de la fantaisie du personnage qui m'avait vendu l'objet à deux clés : la bonne et la mauvaise.

Les choses et les gens ont souvent deux clés contradictoires et c'est ce qui complique tant la vie, me dis-je. Non seulement je me le dis, mais je fis part de l'état de mes réflexions en des termes que j'ai oubliés.

– Monsieur est un philosophe. Si vous demeurez quelque temps dans notre ville vous aurez certes besoin de philosophie et même d'un zeste de magie.

– De la magie ?

– Oh oui ! Il ne faut pas négliger les forces contraires, elles n'ont pas la logique usuelle.

– Usuelle ? repris-je à mi-voix, mais l’antiquaire ne m’écoutait plus, car un samovar l’appelait auprès du petit groupe d’hommes, cette fois encore assis au fond de la boutique.

– Nous essayons cet objet, dit l’antiquaire. Il est ancien et assez beau, mais mal commode. Je préfère me servir de mon poêlon habituel.

– Usuel, repris-je.

– Usuel, en effet, mais vous accepterez bien une tasse de thé. Le temps que je retrouve la bonne clé. Faites un peu de place, chers amis, à monsieur que nous espérons revoir avec ou sans clé désormais.

L’antiquaire rit en prenant un air que je jugeai à la fois cérémonieux, comme tout ce qu’il disait, et folâtre.

On se leva à ma grande confusion, on fit glisser les sièges jusqu’à ce que l’un d’eux parût devoir m’échoir.

– Chacun a son petit siège ici : à Matthieu le cabriolet Louis XV, à Carlo la chaise à bras *Art and Craft*, à José... Enfin, vous voyez bien, dit l’antiquaire.

Et mon siège, quel était-il ? Un fauteuil Empire, un peu raide, comme tous les meubles de ce style, tendu d’une soie verte à couronnes de laurier.

– Les lauriers sont peut-être superfétatoires, fis-je remarquer.

On daigna trouver ma remarque amusante.

– Walhter se trompe rarement sur les potentialités de ses affidés, dit le dénommé José.

Walhter était donc le nom de l’antiquaire, en tout cas son prénom.

– Tu vas obliger monsieur aux exploits, remarqua Carlo.

Matthieu se contenta de sourire et un quatrième commensal, dont on n’avait pas dit le nom, rit, quant

à lui franchement, mais brièvement. Ce dernier portait l'uniforme de rigueur aux gardes du Palais. Ce que je ne savais pas encore, c'est que cet uniforme était aussi endossé par le personnel du Musée des Beaux-Arts. Dans ce cas, il était muséal.

Je me présentai : Éric Olsen.

– Scandinave, apprécia Matthieu.

– D'origine seulement, ma famille vint du Danemark dans le pays qui est le mien.

– Une tasse de thé ? proposa Walther.

– Volontiers.

– Il y a déjà un Éric parmi nous, remarqua José, et il désigna l'homme en uniforme.

Les tasses étaient d'une parfaite porcelaine bleu et blanc, sous les soucoupes desquelles Walther glissait une serviette brodée pour épargner la laque noire de la table sur laquelle il servait. L'antiquaire accompagnait son thé d'un biscuit couleur de chocolat brûlé qui avait un goût de noisette curieusement associé à celui du gingembre.

– Prenez garde au thé de Walther, Olsen, me dit Carlo, un mulâtre aux traits fins, un peu pincé, qui fumait une pipe noire. Cela se passe comme ceci : il vous vend une pendulette à deux clés aux effets opposés, il vous choisit un siège un brin solennel et vous enivre de thé, car on peut parfaitement s'enivrer de thé.

– Et ensuite ? demandai-je.

– Ensuite ? Il sera toujours assez tôt pour vous apercevoir être tombé dans la glu des habitudes.

– Que racontes-tu là, Carlo ? protesta Walther toujours armé de sa théière. Aurais-tu à te plaindre de la tasse de thé qui t'attend ici tous les jours ?

– Justement, tous les jours, insista Carlo, non sans ajouter à l’adresse de Walther : ton thé est parfait, permets-moi de t’en féliciter une fois encore.

– C’est que je le fais venir de Chine, comme il se doit, et que je le conserve dans des boîtes de bois peint.

– Remarquez, intervint Éric, l’homme en uniforme, qu’elles sont peintes, ces boîtes.

– Et comment sont-elles peintes ? demanda José qui paraissait néanmoins bien connaître lesdites boîtes, aussi donna-t-il la réponse à sa question : de signes cabalistiques des plus étranges.

– Du chinois simplement, dit Walther, en haussant les épaules. Faites attention à ces lascars, Monsieur Olsen, ils auraient tôt fait de vous embarquer.

Chacun en somme me prévenait des sortilèges des autres. Après cela, et comme je remarquai qu’on en venait à m’appeler Olsen sans autre embarras, la conversation se déroula sur le thème de longs voyages et dura toute l’avant-soirée. J’en tirai un plaisir certain.

Soudainement, Carlo leva la séance et dit :

– George ne viendra plus aujourd’hui. Séparons-nous les amis. Inutile, Olsen, de vous demander si nous vous verrons demain. Vous avez goûté au thé de Walther.

On se serra les mains d’un air entendu.

Je pris l’habitude de me rendre chez Walther à l’heure du thé, mais c’était toujours l’heure du thé chez l’antiquaire que l’on voyait le plus souvent tenant d’une main une théière et de l’autre une cigarette qu’il allait cueillir à ses lèvres en vous saluant.

J'y rencontrais invariablement Carlo, sentencieux, comme son court nœud de cravate à petits motifs de diabolo ; José, plus lâche dans sa vêtue et ses opinions ; Matthieu, dont je me fis longtemps une idée floue, aussi imprécise que son visage soucieux qu'il gardait toujours un peu dans l'ombre (je ne devais le deviner que le jour où il prit congé de moi dans des circonstances dramatiques) et Éric, en uniforme, avec sa tête de sculpture ancienne comme s'il l'avait façonnée sur celles qu'il avait à charge de conserver au Musée des Beaux-Arts.

Auprès d'eux venait parfois s'ajouter, toujours fortuitement, l'un ou l'autre masque, souvent pittoresque, mais ce pittoresque-là je le mettais sur le compte de la ville de Ghandol, du pays que je connaissais encore mal et dont la carte demeurait à mes yeux une énigme comme ces dessins précis, mais indéchiffrables, d'artistes visionnaires.

D'ailleurs c'était une énigme sans cesse mouvante ; il n'était pas de jour où l'on n'évoquât telle ou telle province qu'on pourrait perdre, qu'on avait perdue et que l'on récupérerait, si seulement...

La politique du royaume était aussi compliquée que les entrelacs des grilles de fer forgé dont sa capitale paraissait avoir, sinon l'exclusivité – tout ressemblait toujours ici, je l'ai déjà signalé, à quelque chose de semblable sinon d'identique ailleurs –, une prédilection prononcée.

Si l'on évoquait volontiers dans le cercle de l'antiquaire le mauvais goût du public autochtone, et ceci depuis plusieurs générations, on ne parlait jamais politique sans réticences et une prudence certaine.

Parfois Carlo disait, mais, à mi-voix en suçant sa pipe :

– Les princes sont bien imprudents...

Un jour, José reprit l'axiome et demanda :

– Imprudents pour qui ? Pour eux ? Pour leur peuple ?

– Cela reviendrait au même si nous n'avions un Premier ministre aguerri, prononça Matthieu, soudain décidé mais, à y réfléchir, ambigu.

On n'en dit pas plus ce jour-là sur les princes alors qu'il n'y avait à la tête du pays qu'un roi, veuf et sans enfant.

Walther était promptement intervenu pour rétablir la neutralité de la conversation en attirant notre attention sur un ivoire africain monté sur une étroite tour de porcelaine noire qui n'était autre qu'un soliflore dans lequel la négresse blanche et creuse avait trouvé un support aussi parfait à la mettre en valeur qu'inattendu.

Je n'étais pas peu satisfait de la discrétion habituelle des commensaux de la boutique de l'antiquaire, car dans ma position, je me devais à la prudence et, je crois, chacun en était conscient.

Un jour, l'un des visiteurs intermittents – un petit jeune homme à visage de vieillard goguenard de comédie italienne – vint demander si l'on avait vu George Devalsea.

Carlo leva la tête d'un fascicule sur la peinture du *quattrocento*, et dévisagea le faux vieillard, mais il ne pipa mot et laissa Walther répondre :

– Non, on ne l'a pas vu, repasse un de ces jours, mon garçon.

– Vous ne sauriez pas où Dealsea se trouve cet après-midi, des fois ?

– Ah ! non, mon jeune ami, on ne livre pas ce genre de renseignement ici, répondit sèchement Walther.

Le jeune vieillard, le « garçon », salua de deux doigts tendus sur la tempe et sortit en ricanant.

Il y eut un silence au bout duquel Carlo dit d'une voix calme et prudente en rallumant sa pipe :

– Cela fait un moment qu'on n'a pas vu George.

Personne ne releva la remarque. Peut-être José sourit-il, mais ce pouvait être aussi bien un reflet venant de la vitrine le long de laquelle une voiture, tous phares allumés, venait de se ranger.

Le lendemain, je surpris un bout de conversation entre Matthieu et Éric alors que j'entrais dans la boutique avec une légèreté qui ne se voulait cependant pas indiscreète.

– Peut-être Simky n'a-t-il pas vu George de plusieurs jours et il ne peut tout de même pas se rendre chez lui.

On fit silence à l'appel d'un raclement de gorge de Carlo. Je saluai en homme discret qui n'a rien entendu et qui d'ailleurs n'avait rien à faire de ce George Dealsea.

Ma curiosité était pourtant à son comble ; j'avais fait des recherches sur le personnage Dealsea dans le fichier de l'ambassade et j'avais découvert qu'il s'agissait d'un prince du royaume et pas des moindres.

George Dealsea, grand voyageur, rallyeman, collectionneur d'émaux de la Renaissance, épéiste primé dans de nombreux tournois, cavalier émérite, protecteur des Arts, était proche du pouvoir en habitué du Palais. Il aurait dû être, s'il n'avait affiché son dédain des hommes et de leurs entreprises, un personnage de premier plan.